

La chronique de Jean-Claude Guillebaud : l'immensité spatiale privatisée



Le 30 mai 2020, une certaine privatisation de l'espace avec l'envol de Dragon Crew, la capsule de SpaceX © Crédit photo : JOE RAEDLE/AFP

Par Jean-Claude Guillebaud

Publié le 05/06/2020

L'exploit technique de SpaceX n'est pas tout. La course au profit ne doit pas s'étendre aux espaces intergalactiques

Beaucoup de médias ont applaudi au [lancement du premier vol spatial privé](#), avec deux astronautes à bord. Il s'agissait de la société SpaceX, créée par le jeune milliardaire américain Elon Musk en 2002. Techniquement, la réussite est indéniable. Les vols se font moins coûteux, une partie de la fusée Falcon 9 est réutilisable, le géant Boeing est coiffé au poteau et surtout, ce dont la Nasa rêvait depuis longtemps se trouve accompli.

Pour l'instant la mission consiste à ravitailler la Station spatiale internationale (ISS) qui devient, en somme, le premier « client » d'Elon Musk. Mais ce dernier ne s'arrêtera pas là. Il prévoit de [faire voyager dans le cosmos](#), peut-être dès l'année prochaine, des passagers privés, évidemment très riches.

En outre, Elon Musk a déclaré que sa destination ultime serait sans doute la planète Mars, grâce à sa fusée Falcon Heavy, la plus puissante testée.

L'aventure spatiale tarifée

Une chose est sûre : toute l'aventure spatiale planétaire est d'ores et déjà métamorphosée. Faut-il s'en réjouir ? Ovationner aveuglement l'exploit ? Je n'en suis pas sûr. Pourquoi ? On

ne tardera pas, me semble-t-il, à déchanter en réalisant que l'univers tout entier devient ainsi la proie de la société marchande. C'est la logique du profit qui sera la (seule) règle du jeu.

On ne tardera pas, me semble-t-il, à déchanter en réalisant que l'univers tout entier devient la proie de la société marchante

Or nous avons vu au cours des dernières années comment cette course au profit avait déjà transformé les zones polaires grâce à la navigation de paquebots géants pouvant transporter plusieurs milliers de touristes, jusque dans la lagune de Venise (dont ils ont dégradé un quai), paquebots qui sont déjà passés de mode.

L'univers spatial tarifé et offert aux milliardaires, voilà bien un rêve humain qui succombe des assauts de l'argent.

Quelque chose de Trump

J'ajoute que le bonhomme n'est pas, loin s'en faut, un humaniste. En 2006, après avoir gagné son premier client, le milliardaire, qui n'a alors que 35 ans, participe à un congrès spatial à Washington. Il se présente ainsi, racontent mes confrères du « Monde », Dominique Gallois et Isabelle Chaperon. « Salut à tous. Je m'appelle Elon Musk. Je suis le fondateur de SpaceX. Dans cinq ans vous êtes morts. » Son langage fait penser à celui de Donald Trump.

"Je m'appelle Elon Musk. Je suis le fondateur de SpaceX. Dans cinq ans vous êtes morts"

Pour en revenir aux médias, ce genre d'ébahissement inconsidéré devant un exploit technique n'est pas le premier. Il se répète de loin en loin dans notre histoire moderne. Le plus consternant fut celui du 8 août 1945, après [l'anéantissement d'Hiroshima](#) par la première bombe nucléaire lancée deux jours avant sur la ville japonaise.

Dans le monde entier, on met d'abord en avant l'exploit technique. La seule voix discordante est celle d'Albert Camus, alors rédacteur en chef du quotidien « Combat ». Son éditorial est implacable. Soixante-quinze ans plus tard, non seulement on s'en souvient mais il est toujours abondamment cité et admiré.

La conscience de Camus

« On nous apprend, écrit-il, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. »

"Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. [...] Il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. "

Oh, bien sûr, les deux circonstances ne sont pas comparables. Il serait même scandaleux de les comparer. Ce qui les réunit, c'est ce qui nous renvoie à la maxime de Rabelais, devenue proverbe : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »